

Déambulations révolutionnaires in-actuelles

Hector Bufö

Sans doute le fait d'être né au tout début des années 1980 explique-t-il beaucoup de choses. L'enfance saturée de dispositifs, la voiture, les séries télé et les jeux vidéo. Et puis un début de vie d'adulte sous des augures politiques absolument catastrophiques, de manifestations ritualisées pour ne jamais rien changer en élections délirantes de mauvaise foi, de la fête de l'Huma aux débats télévisés menés par Arlette Chabot. Comment croire en la gauche quand on sait que la BAC a été créée par le Parti socialiste? Comment croire en la révolution quand les organisations qui s'en réclament en appellent à la « responsabilité » et à la « respectabilité »?

C'est de là que je pars, comme beaucoup de ma génération. D'un vide politique certain, d'une absence massive de perspectives révolutionnaires, d'une société de divertissements aussi « fun » que policière.

Et pourtant.

Et pourtant, je n'ai jamais cru à la société du spectacle, ni plus à l'ère du vide, et ces critiques, à mes oreilles comme à celles de beaucoup d'autres, sonnent toujours un peu creux, comme une répétition usée et fade. La critique ne nous en dit pas plus sur l'époque que n'importe quel blockbuster d'anticipation bien ficelé (cf. le film *Minority Report*).

Il y a eu Seattle en 1999 et, deux ans plus tard, Gênes, avec leurs cortèges de paradoxes, ATTAC réclamant un RMI universel et à côté, ceux que la télé s'est mis à appeler les Black Blocs. N'empêche que, malgré la télé, les black blocs, ils ont attiré notre attention. Tout d'un coup, certains mettaient en geste la critique, le champ de bataille des rues de Gênes, ces gens de notre âge, encagoulés et déterminés à affronter autre chose que le vapoureux spectacle, préparés même pour affronter la réalité crue d'un bataillon de gardes mobiles. Alors on est allé à Evian, en 2003, voir si de là pouvait naître une force qui cette fois pourrait l'emporter. Quelle n'a pas été notre déception! Un rapport de forces intenable, des organisations libertaires soucieuses uniquement du nombre de manifestants, de la couleur des drapeaux et du sidérant contrôle de la « horde de teufeurs dépolitisés » menaçant de venir foutre en l'air leur kermesse, des black blocs n'existant pour la plupart déjà plus autrement que pour et par leur déguisement.

À ce moment-là, on est beaucoup à être retournés dans nos villes, on s'est mis à ouvrir des squats, pour revenir dans le quotidien, pour attester de ce que la politique avait bien lieu là, tous les jours, dans « l'enfer vidéosurveillé ». Il était alors déjà question d'une offensive constante et discrète, dans les interstices des dispositifs de contrôle, une offensive qui n'avait de sens que parce qu'elle mettait en jeu une vie partagée : le vol de livres pour monter une bibliothèque collective, de bouffe luxueuse pour pouvoir faire des banquets dignes de ce nom. Des concerts de punk rock organisés à notre sauce, des manif sauvages improvisées, occasionner ça et là mais de manière constante des dégâts matériels, rendre possibles des échanges de savoir-faire subversifs. On a essayé de rendre la ville habitable, tant bien que mal, en acceptant, souvent à contrecœur, le ghetto qu'on s'était fabriqué.

Les choses ont radicalement changé en novembre 2005. Les émeutes, l'ampleur de l'évènement, leur force au-delà même des frontières, la peur qu'elles ont générée dans les arcanes du pouvoir. Et puis, juste derrière, un mouvement CPE qui ne ressemblait à aucun autre des mouvements étudiants auxquels nous avions participé, débordé bien au-delà de ses revendications par des formes de vies aussi inattendues qu'exceptionnelles (les blocages de gares et les occupations intenses et habitées des facs). Et puis les émeutes partout en France le soir de l'élection de Sarkozy, Villiers-le-Bel et ses 100 flics blessés, les manif sauvages des lycéens en 2007 et 2008, le retour de l'action directe dans les conflits ouvriers, le centre de rétention de Vincennes qui crame, les écoles occupées et l'opposition directe de certains enseignants et parents à l'expulsion de sans-papiers. Depuis 2005 donc, on se sent moins

seul. Et même les grandes métropoles se mettent par à-coups à redevenir habitables, autrement que dans l'entre soi et de manière purement négative.

*

Cette déambulation débute sur une autoroute, n'importe laquelle, « là où le maximum de circulation coïncide avec le maximum de contrôle », là où « rien ne se meut qui soit à la fois incontestablement libre, et strictement fiché, identifié, individué par un fichier exhaustif des immatriculations »¹. L'autoroute, c'est la figure paradigmatique de l'époque, figure de l'auto-contrôle, elle laisse filer ceux dont elle connaît irrémédiablement la position à tout moment, elle distribue chaque voiture dans le flot de la circulation, elle singularise, elle individualise, isole et distingue. Figure ondulatoire, l'autoroute produit ce que Tiqqun pourrait désigner par des modulations de la présence, tantôt absence, tantôt présence émancipatrice et accroissement de puissance, le plus souvent présence de basse intensité, de mauvaise qualité, à l'image des informations enregistrées par les caméras de surveillances. Une liberté conditionnée par l'inclusion au sein de flux déjà là et bien réels (mais aussi de statistiques, de codes), une liberté polarisée par la circulation, à vitesses rapides et constantes, une « mise en orbite, sur faisceau continu »², dans la ouate des dispositifs, dans un monde où l'accident ne consiste qu'en un risque prévisible. Seule la légère angoisse du passage à la frontière (lorsque l'espace illimité se rétrécit en un goulet étroit et que le temps s'éternise soudain) rappelle l'instance de tri qui opère en silence : « N'y aurait-il pas seulement une chose, quelque oubli ou acte délictueux, qui m'empêche de franchir ce portique ? » Parfois c'est simplement un minuscule changement d'ambiance : « Le passage (l'entrée dans le

1. Tiqqun n° 2, 2001, « Une Métaphysique Critique peut-elle naître comme Science des Dispositifs ? » (ci-après MCSD), p. 136.
2. Gilles Deleuze, « Postscriptum sur la société de contrôle », *Pourparlers*, éditions de Minuit 1990, p. 244

supermarché) peut être silencieux ou bruyant. Le plus souvent, il n'y aura un son que lorsqu'il est refusé. Un bip agressif arrête l'indésirable aussi sûrement qu'une barrière physique. Si l'on est bloqué, l'ambiance sonore visée reste inaccessible. Elle est devant, pas autour, et le signal de refus a le ton de l'échec. Si l'on passe, la nouvelle ambiance est autour, l'ancienne derrière. Le déroulement musical du trajet et l'ambiance sonore finale forment la mélodie du succès³.» Ambivalence de l'ambiance du dispositif de contrôle, de la joie de se dandiner sur Michael Jackson pendant qu'un quidam se fait escorter dans la salle de derrière, entouré par deux vigiles. Discordances et dissonances entre la vitesse de circulation, la petite-musique-guillerette et le check point, le péage ou le portique de sécurité.

«L'Empire [...] n'est pas l'ennemi. L'Empire n'est que le milieu hostile qui s'oppose pied à pied à nos menées⁴.» L'oppression actuelle se présente comme un «milieu hostile», un paysage, et sans doute sa caractéristique principale tient en ce qu'elle ne nous fait pas face, comme un ennemi bien déterminé. Le paysage de l'oppression nous traverse et nous fragmente au-dedans de nous-mêmes, il nous affecte et nous fait affectés, nous indique où regarder, quoi dire, ressentir ou écouter. On pourrait dire ainsi que dans les sociétés de contrôle il y a de l'oppression.

Arrivé à ce point, et pour poursuivre loin du *néгатif* induit par la position distante de la critique, on doit s'empresse d'ajouter que, *s'il y a* de l'oppression dans les sociétés de contrôle, *c'est qu'il y a* d'abord de l'incontrôlable. Certains crapauds, par leur entêtement à ne pas emprunter les buses conçues pour qu'ils traversent *avec convenance* l'autoroute, réduisent en un «côac» la prétention du dispositif à ordonner jusqu'à la faune. D'autres, mettons par exemple certaines espèces de plantes exotiques dites invasives (les

salicaires pourpres), vont quant à elles prendre l'autoroute, et ce faisant étendre à chaque voiture qui file leur périmètre d'implantation. Pendant que des crapauds ne répondent pas à l'injonction d'emprunter une «autoroute» souterraine pourtant faite à leur mesure, les salicaires, elles, prennent le large sans demander leur reste. Ne nous y trompons pas, si le contrôle se fait paysage, *c'est que l'essentiel du monde lui échappe.*

C'est déjà ce qu'avaient pu constater, à l'instar des crapauds et des salicaires d'aujourd'hui, ceux qui dès la fin des années 1960, à Bologne, Turin, Rome ou Milan, cessèrent massivement de payer leurs loyers et leurs factures d'électricité, inventèrent les radios libres et menèrent la lutte dans les quartiers, ceux qui décidèrent que leur monde devait être une multiplicité toujours locale et ingouvernable, sinon rien. Si le contrôle se donne aujourd'hui avec l'évidence d'un *paysage*, il a fallu d'abord qu'il s'exile de l'univers disciplinaire des chaînes de montage des usines pour gagner peu à peu l'ensemble de la société, qu'il s'étende discrètement au «temps libre» et à la rue: «Tout, de la consommation de marchandises culturelles au travail domestique, contribuait désormais à la reproduction de la société capitaliste, et donc l'usine était partout⁵.» Ce processus, identifié il y a trente ans par les insurgés italiens, devait déjà prendre pour eux le nom de métropolisation: «Repensée comme un système totalisant [...] la métropole apparaît comme un vaste baigne à peine déguisé dans lequel chaque système social comme chaque individu se meut dans des couloirs rigidement différenciés et régulés par l'ensemble [...].

3. Olivier Razac, *Après Foucault, avec Foucault, Disséquer la société de contrôle*, L'Harmattan 2008, p. 65

4. *Tiqqun* n° 2, «Ceci N'est Pas un Programme» (ci-après CNPP), p. 252.5.

5. CNPP, p. 270.

Univers régulé par des dispositifs de rétroaction sélectifs et affectés à la neutralisation de chaque perturbation du système de programme décidé par l'exécutif⁶. » Ce texte, daté de 1983, avait déjà tout dit sur la métropole, mais s'il avait déjà tout dit, c'est que ces énoncés étaient attachés à des formes de désobjectivations massives vis-à-vis des syndicats, des organisations politiques et de l'univers du travail, désobjectivations des femmes par rapport à leur rôle de femme, des jeunes, des « marginaux »... À la métropole naissante, les anonymes partisans de « l'autonomie des devenir » opposaient l'intensification de la vie, une vie entre les sujets et leurs qualités, tout aussi loin du grand Sujet Révolutionnaire que des petites organisations armées. Si la métropole est un *paysage* de circulation et de vitesse, de « prévention situationnelle », de gestion des « populations et des individus », la vie peut toujours y surgir en excès, dans l'ingérable d'un événement qui survient.

Nos métropoles à nous, je veux dire celles de 2010, ne sont pas celles de 1977, mais le détour par l'Italie nous aura permis de ne pas nous perdre dans « l'atermoiement sans fin des sociétés de contrôle »⁷. Depuis la fin des années 1970 et pendant les longues « années d'hiver », on pourrait dire que les métropoles se sont

étendues à tout en même temps qu'elles se sont donné la souplesse de l'œuvre d'art, « capitales de la culture » pour la *plasticité* de leurs dispositifs⁸. Sans doute la rigidification interne et quasi invisible propre aux « capitales de la culture », normalisées et sécurisées au nom de l'Art, est-elle en train de s'étendre encore, d'entamer une nouvelle mue, de se raidir aussi. *L'œuvre d'art*, progressivement, se métamorphose en *environnement*, tandis que le visage métropolitain prend les traits beaucoup plus durs de la « ville durable », de *l'éco-métropole*. On peut déjà constater que l'éco-métropole qui vient, moins labile que la précédente, organise des répartitions plus tranchées encore entre le *propre* et le *sale*, et l'on voit peu à peu la force du marché et la forme entreprise se fondre dans la force de « l'immunisation »⁹ et la forme de *l'éco-entreprise*¹⁰. Dans les années à venir, il faudra tourner les yeux vers Montreuil, où la construction du « plus grand éco-quartier d'Europe » débute en 2011, pour se faire une idée plus précise des forces et des formes en jeu dans l'éco-métropole de demain.

Mais s'il faut observer Montreuil, c'est aussi qu'il n'est vraiment pas sûr que leur super « éco-quartier » voit le jour. Car il est encore des villes qui ne sont pas tout à fait des métropoles, des quartiers qui résistent passivement ou activement, des « tissus éthiques »¹¹ que les nouvelles modalités d'exercice du pouvoir ne parviennent pas à éradiquer. Le haut Montreuil en fait partie, avec ses squats et une singulière mémoire des luttes passées, parce que inscrite dans les pierres et les manières d'habiter la ville. Le numéro de téléphone anti-rafle, les solidarités effectives avec les sans-papiers, autant de gestes suffisamment répétés ces derniers temps pour enrayer notablement la machine. À Noailles à Marseille, c'est pas non plus gagné. Marseille, qui pourtant se trouve être l'objet d'une des plus grandes opérations de métropolisation en France,

6. Renato Curcio et Alberto Franceschini, « Gouttes de soleil dans la cité des spectres » 1983, cité dans CNPP, p. 246.

7. Deleuze, *op. cit.*, p. 243

8. Cf. basseintensitysite.internetdown.org et *La fête est finie*, ouvrage anonyme, Lille 2004.

9. Roberto Esposito, *Communauté, immunité, biopolitique. Repenser les termes de la politique*, Les Prairies Ordinaires, Paris 2010, p. 132-133.

10. Cf. Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, La Fabrique, 2007 (le chapitre consacré à l'écologie) et René Riesel, Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, L'Encyclopédie des nuisances, 2008.

11. CNPP, p. 249-250.

Marseille où le projet « Euromed » n'est toujours pas parvenu à éradiquer la vie du centre-ville. La liste de ces villes, de ces quartiers insoumis, pourrait se prolonger à l'infini (la résistance passive de Saint-Etienne à la qualification de « capitale du design »...). Dans ces villes, il y a une sorte d'esprit qui empêche que la forme métropole ne prenne le pas sur les expériences profanes de la rue et les « mésusages » urbains. Les « encombrants » et meubles de récup persistent à être abandonnés dans les rues, offerts à une seconde vie malgré les injonctions au tri et à la propreté, et il suffit de se balader dans les quartiers de Noailles ou de Beaubrun à Saint-Etienne pour être convaincu que là-bas, la métropole n'agrippe pas complètement le réel.

*

Comme il y a des ambiances, des gestes, des configurations spatiales, des formes de vie qui persistent à gâcher le paysage métropolitain, à résister passivement à « l'harmonie urbaine », il y a des surgissements imprévus, des événements microscopiques ou majeurs qui bouleversent l'ordre normal des circulations. Si le soulèvement de l'Italie des années 1970 fournit un remarquable exemple de ces sécessions urbaines, par sa précocité historique (son adaptation immédiate aux nouvelles formes de pouvoir) et sa puissance, l'actualité récente ne manque pas d'exemples qualitativement comparables.

Au début de l'hiver 2003, l'association SOS PPM¹² occupe le parc Mistral de Grenoble, en passe d'être détruit pour être remplacé par un nouveau stade de football. Au même moment, les étudiants occupent la fac de Lettres et les intermittents du spectacle le théâtre Le Rio. Rapidement, quelques allumés décident d'installer un campement en haut d'un platane, au départ simplement pour attirer l'attention

médiatique. Ils sont rejoints par d'autres et, au bout d'une semaine, trois cabanes sont dressées dans les arbres et une cuisine collective installée à leurs pieds. La mairie ne se prononce pas, et l'occupation se poursuit tranquillement jusqu'à la fin du mois de décembre. Le 20, le tribunal administratif prononce l'illégalité de l'occupation et condamne les occupants à verser des indemnités journalières. À partir de là, l'occupation va se modifier radicalement, il s'agit chaque jour de s'interposer aux engins de chantier chargés de préparer le terrain pour la coupe des arbres, empêcher directement et en pratique que les travaux commencent. Il y a de plus en plus de monde sur le parc, on s'organise pour le ravitaillement, les mamies du quartier filent un coup de main, d'autres cabanes sont construites, le froid est intense, on est au mois de janvier. Tous les jours, de grandes discussions ont lieu, et ça parle comme ça s'était jamais parlé, ça s'engueule aussi, sur les revendications et sur comment gérer les médias. Étudiants et intermittents rejoignent la lutte pour empêcher que les travaux continuent, et ce jusqu'au mois de février. Maintenant sur le parc, l'action directe et l'interposition physique sont devenues pour tous des gestes banals. Le 10 février, la mairie envoie les CRS et une unité d'intervention spéciale, des affrontements ont lieu et il leur faudra deux jours pour déloger tout le monde. Une semaine plus tard, le parc est rasé.¹³

On avait commencé par prendre une autoroute, capté par les flux automobiles. Puis ce sont les sonorités du supermarché qui ont pris le relais, on est resté un moment envoûté, faisant corps avec le paysage. Mais, assez vite, le tapis roulant des dispositifs s'est trouvé accidenté par l'apparition impromptue et discrète de crapauds et de plantes exotiques, par celles

12. SOS Parc Paul-Mistral, association d'usagers du parc.

13. Cf. « Récit de l'occupation du parc Paul-Mistral ». Infokiosques.net.

plus dangereuses des quartiers insoumis et de l'autonomie italienne. On est donc maintenant au cœur de la métropole, mais pas dans le métro ni sous l'œil des caméras, on est à la cime des arbres. Attention, il ne faut pas se méprendre, ce ne sont pas les arbres en tant que tels qui nous ont extraits de la métropole (parce qu'un parc urbain n'est pas moins un dispositif qu'une autoroute), mais ce à quoi ces arbres se sont un temps agencés. Ici il y a des arbres donc, mais il y a aussi des bâches en plastique, des mousquetons et du bois de récup, des baudriers et des cordes, des poulies qui peuvent servir tantôt à remonter un plat de légumes, tantôt à empêcher la police d'approcher de trop près. Ici, il y en a qui se disaient un temps «écologistes», d'autres «citoyens» ou «squatteur-euses» mais, au bout de quatre mois passés dans les arbres, personne ne sait plus très bien qui il *est*, et ça n'a plus beaucoup d'importance. Ce que tout le monde constate c'est qu'il y a une force collective qui ne cesse de croître, engagée dans un combat, lui-même emboîté dans une vie à sa mesure. Cette force est littéralement attachée aux arbres, à un *usage commun* du parc, elle a fait valser au loin les revendications initiales, plus occupée à perdurer dans son être, à poursuivre malgré le froid et les flics, la *profanation* de la métropole. Ce sont tous les usages singuliers et différenciés qui viennent se superposer, les cabanes dans les arbres des «barons et baronnes perchés»¹⁴, qui font prendre de la hauteur, les cantines collectives qui au contraire ramènent à terre, les grandes assemblées, enfin, qui rassemblent tout le monde. L'approvisionnement qui vient du dehors, et la force du dedans, qui grandit à mesure de l'installation de nouvelles cabanes, de

nouveaux lieux de vie communs et de petites victoires contre les engins de chantier. C'est directement la pratique du parc, le corps-à-corps avec les bulldozers, avec la police, comme *avec le parc lui-même*, qui intensifie de manière incommensurable l'occupation : une pratique du parc qui rend capable de circuler et de faire circuler autrement dans l'espace (littéralement de haut en bas, voire la tête à l'envers), de lier mémoires subjectives d'usages (les balades sur les chemins balisés antérieures à la lutte) et mémoire absolue des subjectivations émancipatrices (les barricades de l'autonomie italienne ou de la Commune de Paris)...

*

[RAPPEL] Le 10 février, la mairie envoie les CRS et une unité d'intervention spéciale, des affrontements ont lieu et il leur faudra deux jours pour déloger tout le monde. Une semaine plus tard, le parc est rasé.

Nous voilà revenus dans le check point. Et c'est à grands coups de matraques dans la gueule qu'on nous a fait descendre des arbres. Jusque-là on n'avait fait qu'évoquer cette possibilité, celle de rester bloqué au péage, d'être confondu par un geste incivil ou une attitude inappropriée dans un supermarché. Il nous faut donc un temps reconsidérer la férocité de ce qui s'est abattu sur les autonomes italiens, et cela pour considérer avec le sérieux de mise notre propre actualité, des cas comme celui de ce jeune Lyonnais tabassé à mort par les vigiles de Carrefour pour quelques victuailles chapardées au mois de décembre dernier, ou l'assassinat en avril par la police suisse d'un jeune de Vaulx-en-Velin sur une autoroute¹⁵, parce que le gamin roulait au volant d'une bagnole qu'il venait de voler. La multiplicité révolutionnaire des autonomes italiens a été écrasée sous l'action combinée de deux processus

14. Italo Calvino, *Le Baron perché*, Seuil, 2002.

15. Voir le site rebellyon.info

similaires, l'un interne au mouvement, l'autre externe : la stratégie d'éradication de l'autonomie a fait coïncider sa bureaucratization et sa militarisation par les appareils de tous ordres, et la répression aveugle de l'État contre un « ennemi intérieur » rebaptisé « terroriste ». Le processus externe pourrait être désigné par la qualification, un exemple récent aura été fourni en France par le traitement policier et médiatique de l'affaire de Tarnac et de tous ceux que l'on qualifie d'« anarcho-autonomes ». Il s'agit, comme sur l'auto-route, de maintenir l'ordre en séparant le citoyen de l'incivil (le criminel, le terroriste, la caillera, le filou, le grugeur, le parasite, l'agent infectieux), séparation qui coïncide avec une infinité d'autres productions de binarités exclusives, procédant elles aussi d'une logique constante d'épreuves de singularisation : le normal et le pathologique, le propre et le sale, le travailleur et l'oisif, le militant engagé et le nihiliste, l'artiste et le provocateur, l'intellectuel courageux et le casseur irresponsable (etc.). Ce sont ces répartitions parfois infimes qui peuvent, pour un geste de travers ou une expression grimaçante, nous faire devenir l'objet central de la répression. Mais ce travail de désignation n'a pu atteindre en Italie un tel degré de violence que parce qu'il s'est trouvé accompagné d'un processus conjoint, du même ordre, mais interne et redoublé : l'auto-désignation. Il s'agit d'une part de la constitution des organisations militaires de lutte armée (les Brigades Rouges), de l'autre, de la reconversion « douce » de l'Autonomie par les opéraïstes (et la récupération plus « dure » du PCI), étant entendu que ces deux formes étaient déjà un redoublement d'une même stratégie représentative tendue moins vers la pratique révolutionnaire que vers la reconnaissance publique. Dans le premier cas, la frange armée du mouvement s'en extrait et clandestinement (donc loin des réalités du

mouvement) peut se consacrer entièrement à son face-à-face guerrier avec l'État, « prendre la guerre pour objet exclusif »¹⁶ et n'exister que par et pour lui, dans le second, il s'agit de s'approprier la puissance subversive du mouvement insurrectionnel pour le bureaucratiser, avec un appareil, des chefs, des gros concepts (La Multitude), des porte-parole et des intellectuels organiques. L'ensemble de ces processus de désignation externes et internes de terroriste/citoyen concourt à la production d'une même réalité : en s'auto-désignant « citoyens », les opéraïstes reconvertis, comme leurs héritiers altermondialistes, désignent en creux les « incivils », et répondent en cela aux incitations du pouvoir. De même les franges les moins inspirées des « incivils », en s'auto-désignant « anarcho-autonome » ou « Black Bloc », répondent aux mêmes incitations. Ce qui fait la nouveauté de ces derniers temps, c'est que la machinerie de la qualification (pourtant bien huilée depuis les années 1980) dérape. Et l'on ne sait plus très bien qui est « citoyen » et qui est « incivil ». Depuis cinq ans, on aura tous assisté au déploiement militaire de 2000 flics à Villiers-le-Bel, à l'expulsion manu militari des facs pendant le CPE et la LRU, à la massification des arrestations et condamnations arbitraires en fin de manifs, à l'expulsion annuelle de 26 000 sans-papiers, à l'assassinat régulier de « mineurs délinquants » par la police... Les militants de RESF savent désormais que la différence réelle entre un « délinquant » et un « citoyen » ne s'établit en dernière instance que dans les bureaux de l'officier de police judiciaire et du procureur. Du côté de l'altermondialisme, tout le monde est un peu perdu, car entre-temps ATTAC s'est suicidé, les tuti bianchi se sont évaporés, José Bové a naturellement rejoint l'univers

16. CNPP, p. 255.

de la politique parlementaire, et l'arrestation simultanée de 900 manifestants au G20 de mai dernier à Toronto compromet sérieusement les distinctions habituelles entre casseurs-criminels et citoyens-responsables... Pour autant, il est difficile de savoir si la figure du citoyen s'est fissurée parce qu'elle s'est elle-même auto-sabordée, parce qu'elle s'est vue renvoyée dans les arrière-mondes auxquels elle n'a jamais cessé de se rapporter (les « droits de l'homme », la « justice »), ou, ce qui revient au même, parce qu'elle a séjourné, comme n'importe quel « criminel », dans une cellule sordide de garde à vue. Dans tous les cas, il s'agit maintenant de transformer cette fissure en béance, hâter la disparition du citoyen, pour que disparaisse avec lui l'« anarcho-autonome ».

*

Mai 2008 à Grenoble. La manifestation de lycéens progresse, à vue de nez, on est entre 1500 et 2000. L'allure est rapide, nous courons presque, les hurlements et les cris : « Aux armes ! Aux armes ! Nous sommes les lycéens, en guerre contre l'État ! » scandent nos pas. Une bonne moitié des manifestants est déjà masquée, des tee-shirts enroulés autour de la tête, casquettes et même, çà et là, lunettes de plongée sur le front. Du citron et du sérum physiologique circulent alors même que les premières lacrymos n'ont pas été tirées, d'ailleurs, pour l'instant les flics se font discrets alors même que nous avons largement dévié du parcours. Nous déboulons sur la place Victor-Hugo, il fait beau, les terrasses sont pleines. En quelques secondes, l'ambiance policiée permute, la tension remplit l'espace, la force des lycéens défait en un clin d'œil le paysage tranquille. Devant le Quick, les piles de plateaux sont saisies et se mettent à voler dans tous les sens, à percuter violemment les façades et les tables

de bistros, en un feu d'artifice rouge vif. Quelques vitrines éclatent, les passants restent interdits devant le spectacle, immobilisés par la surprise. Nous débouchons sur la rue Félix-Poulat, les gardes mobiles nous attendent devant l'église, pendant que les petits groupes rapides de la BAC se déploient dans les rues adjacentes. Nous sommes encore à bonne distance de la ligne, premiers tirs de lacrymos. Nous nous avançons et les premiers projectiles fusent, canettes et gadins. De petits groupes se forment, quelques boucliers, couvercles de poubelles et panneaux publicitaires couvrent les tirs de flashballs des BAC. Des pétards retentissent, des fusées de détresse répondent aux flashballs, tirées à ras du sol, certaines atteignent leur cible. La position est maintenue, malgré les BAC qui mettent la pression sur les côtés. Soudain, une ligne se forme à l'avant, ce sont les syndicalistes de SUD et de la LCR. Contre toute attente, ils ne s'interposent pas entre nous et les flics, mais, en rangs serrés, leur font face, dans une posture de défense active de la manifestation, les BAC hésitent à leur tirer dessus. Jusqu'à ce que nous reculions et nous dispersions dans les rues de derrière, ils tiennent le coup, malgré les gaz.

Ce qu'il y a à retenir de cette manif¹⁷, plus encore que les affrontements joyeux avec la police, c'est la réaction de ces syndicalistes désertant leur rôle de gardien du bon ordre manifestant pour prendre ouvertement position en faveur des lycéens. Une scène exceptionnelle ? Pas sûr. On est en mai 2008, la crise financière vient d'éclater, et l'on constate enfin ce que peut un citoyen en crise ! À Saint-Etienne, l'année dernière, une scène similaire s'est déroulée. Pendant le mouvement étudiant, la gare de Châteaureux s'est trouvée investie par une centaine de jeunes, ce à quoi la préfecture a répondu par un bataillon de gardes mobiles. Mais, sans doute parce que la gare est un foyer, un haut lieu des luttes de cheminots, ces derniers ont eu le réflexe de s'interposer,

17. Cf. « « Aux armes ! – Le mouvement lycéen en guerre contre l'État » sur Infokiosques.net

faisant ainsi pencher le rapport de forces en faveur des révoltés¹⁸. Depuis 2005, les exemples ne manquent pas. Pendant le CPE, les étudiants aussi ont déserté massivement leur rôle, emportés par l'euphorie et la force du mouvement¹⁹. Le soir de l'élection de Sarkozy à Rennes, des milliers de gens sont descendus dans les rues sans autres mots d'ordre que ceux de « Sarkozy fils de pute ! » ou « Sarko, prends garde, le peuple est dans la rue ! », ce soir-là, il y avait des jeunes filles en talons hauts, foulards sur le visage, qui balançaient en rigolant des canettes sur les CRS. L'année dernière, aux Antilles et à la Réunion, on pouvait observer les barricades et les batailles, l'auto-organisation avec les paysans locaux pour la bouffe, et l'on ne pouvait que constater que les revendications salariales étaient débordées de toutes parts et de manière évidente par la vitalité du combat²⁰. Pour devenir un citoyen, il faut une vie de socialisation et d'incitations, pour cesser de l'être, un simple passage à l'acte suffit. La figure désincarnée par excellence, la concentration d'opinions, peut se diluer aussi vite qu'elle avait mis longtemps à être produite, si celui qui pense l'incarner se trouve pris dans le corps-à-corps de la politique réelle.

*

Enfin débarrassés de l'encombrante Identité, on peut à nouveau revenir au check point, dans le goulet répressif sarkozyste. Mais cette fois, on ne l'abordera pas sous l'angle de sa férocité aveugle, mais sous celui bien plus réjouissant de son aveuglement. Dans une brochure sortie récemment et rédigée comme une adresse ironique, *Aux ennemis intérieurs*²¹, on apprendra d'abord que, loin des « Experts » ou autres séries américaines de propagande grossière, les anciens RG (avant la fusion DCRI en 2007) notaient leurs informations sur des fiches

cartonnées et que, depuis les années 1990, la surveillance des groupes d'extrême gauche est (par incompétence) plutôt lâche, ou encore que les différents services de la maison poulaga n'arrêtent pas de se tirer dans les pattes. L'échec cuisant de l'affaire de Tarnac, pourtant menée avec tambours et trompettes par la « crème de la crème » des keufs, aura démontré cet état de fait. De même les émeutes de Villiers-le-Bel, si elles ont donné lieu après coup à un tel déploiement de forces policières, c'est que personne n'a aucune idée de qui sont ces tireurs capables de blesser en une nuit 100 flics. Les quelques récits des émeutes font état d'une telle organisation qu'on a peine à imaginer comment, sans la complicité du quartier entier, ce lamentable échec de maintien de l'ordre a pu se produire. Dans le petit opuscule précédemment cité, on ne trouvera pas seulement des informations sur l'action policière, mais également comment, grâce à un « live CD », on peut échapper à la traçabilité sur Internet, comment faire face à une garde à vue, ou comment se prémunir des arrestations pendant les manifestations. Ainsi, il est toujours possible de se fondre dans le paysage, d'user de ruses et de tactiques subtiles pour échapper à un contrôle qui reste une machinerie, grippée ou trouée par endroits, parfois trop lente ou trop rapide à la détente, incapable de faire un monde tout à fait à son image.

18. Cf. lenerozero.lautre.net

19. Cf. *Les mouvements sont faits pour mourir*, Tahin Party, 2007.

20. Cf. chien-creole.blogspot.com

21. *Aux ennemis intérieurs*, ouvrage anonyme, sans éditeur, 2010.

Le 21 avril 2009, suite au refus du tribunal de Sarreguemines d'annuler la procédure de fermeture de l'usine du site Continental de Clairoux (concernant 1120 salariés), après avoir occupé l'usine pendant un mois et copieusement canardé les dirigeants avec des œufs et des chaussures, 500 «Contis» saccagent la sous-préfecture et le poste de garde de l'usine. Sept grévistes sont poursuivis après visionnage des images de TF1. Quinze jours plus tard, faisant croire à tout le monde qu'ils allaient manifester devant le siège social en Allemagne, ils envahissent par surprise le site de Sarreguemines, encore en activité. Les «Contis», rejoints par leurs collègues mosellans, menacent de rester, matériel de camping à l'appui. Le 30 mai, les dirigeants acceptent de payer tout le monde à 100 % jusqu'en octobre et à 75 % jusqu'en 2014, s'ajoute à ça une prime de 50 000 euros par tête. Mais le 3 juin, alors même que les accords ont été signés, les «Contis» rejoignent la manif des ouvriers de Goodyear à Amiens, où 820 postes sont menacés. Deux jours plus tard, rebelote à Compiègne, 1000 personnes des Contis et Goodyear bloquent les grands axes avec des barricades enflammées. Au mois de juillet, tout le monde s'est retrouvé à la fête des ouvriers de New Fabris, eux aussi sont en conflit dur avec leur direction et en sont déjà à neuf machines détruites. «L'enjeu d'une journée comme aujourd'hui est de tisser des liens à la base et de s'organiser pour une bagarre plus radicale», dit un cégétiste de l'usine Ford-Blanquefort, autant dire que les directions syndicales n'y sont pas bienvenues... Avec l'argent des primes, certains des Contis se sont acheté un bar en commun à la Guadeloupe, une grande maison de maître a été cédée par le CE et servira désormais à tous de lieu de vie et de rencontres. En septembre, les sept personnes accusées du saccage de la sous-préfecture ont été relaxées²².

On a vu plus haut comment, avec les sociétés de contrôle, les appareils oppressifs avaient migré des usines vers la métropole. Avec l'expérience des Contis, on voit comment certaines luttes ouvrières d'aujourd'hui, à l'image de celles des autonomes italiens, peuvent elles aussi sortir de l'usine et investir les villes de toutes autres circulations. Des Contis, on retiendra plusieurs choses. D'abord et évidemment leur puissance, que les poursuites pénales de sept d'entre eux, puis les primes et les avantages gagnés ne suffiront pas à arrêter, cette affirmation violente d'une capacité en propre (proprement métonymique: «les contis») à intervenir dans l'ordre des choses, à leur mépris affiché pour les directions syndicales. On retiendra également leur ruse et leur mobilité (lesquelles devraient susciter la méditation de quelques inconditionnels de contre-sommets), consistant à frapper là où personne ne les attend. En saccageant la sous-préfecture ou en allant occuper par surprise l'usine de Sarreguemines, ils se sont faits guérilleros, laissant dans les deux cas les autorités sur le carreau. On retiendra enfin ce vers quoi cette force incroyable s'est naturellement tournée, c'est-à-dire vers le dehors, un dehors qui les a fait fuir les appareils syndicaux, fuir à Amiens, Compiègne ou Paris, au côté des Goodyear et des New Fabris, fuir leur usine pour investir à long terme des lieux communs, sans commune mesure avec les chaînes de montage, une maison collective au bord de l'eau, un bistro dans les îles. Une force centrifuge, rusée et mobile, capable de perdurer dans le temps et de se propager ailleurs dans l'espace...

*

22. «Sans préavis» sur lenumerozero.lautre.net. Voir aussi juralibertaire.over-blog.com

Arrivé à ce point, il faut tirer les fils laissés en suspens, dénudés et éparpillés en bataille dans le corps du texte, comme autant de potentialités de renversement de l'ordre des choses. Opter pour un texte échevelé, c'est opter pour une révolution elle aussi échevelée, comme une boule de laine emmêlée dont on ne sait jamais ce vers quoi un fil tiré va nous amener. Reprenons donc dans le désordre : on a commencé par emprunter les voies de l'autoroute qui nous ont directement menées à l'ambiance feutrée du supermarché, nous sommes montés ensuite dans les arbres et avons tâché ce faisant de distinguer des quartiers et des villes habitables. Ensuite, on est parti en manif dans les rues de Grenoble et de Rennes, furtivement aussi dans les Antilles. On s'est retrouvé un temps ralenti par un barrage de flics, mais nous sommes parvenus à le contourner, en allant saccager une sous-préfecture, là où personne ne nous attendait. Sur le chemin, on a rencontré une foule bigarrée de résistances sans nom, des lycéens-rageurs, des crapauds, des « barons et des baronnes perchés », des ouvriers-qui-brûlent-leurs-machines, des filles-qui-balancent-des-canettes-sur-des-flics et des plantes exotiques. On les a rencontrés eux et elles, mais nous aurions pu croiser sur le même chemin des travailleuses du sexe, des fous ou des drogués qui s'organisent, des cyborgs²³ queer, des paysans perdus dans les Cévennes qui tentent de griffer autrement la terre, ou bien encore ce chimpanzé du zoo de Furuvik de Gävle, en Suède, qui constituait méticuleusement des tas de pierres pour les balancer ensuite sur les touristes... Chemin faisant, on a aussi filé une histoire, celle lumineuse et tragique des autonomes italiens des années 1970. Si l'on a filé cette histoire, c'est qu'elle nous semblait pouvoir redoubler la nôtre, comme une autre pelote de laine qui aurait un air de famille avec celle que l'on

déroule : « Contrairement à ce que l'expression suggère, le mai rampant ne fut nullement un processus continu étalé sur dix années, ce fut au contraire un chœur souvent cacophonique de processus révolutionnaires locaux, se mouvant eux-mêmes, ville par ville, selon un rythme propre fait de suspensions et de reprises, de stases et d'accélération, et se répondant les uns aux autres²⁴. » On est loin, avec cette discontinuité radicale du bien mal nommé « mai rampant », faite de vitesses et de lenteurs, de puissances autonomes différenciées se faisant écho les unes aux autres, des deux conceptions majeures de la Révolution, soit dans sa forme marxiste terrifiante, dure et déterminée historiquement du « grand soir », soit dans celle inoffensive, fumeuse et paradoxalement tout aussi unifiante de la révolution moléculaire – et entrepreneuriale – de la Multitude. Se rapporter aujourd'hui à une possibilité de révolution, sans attentisme ni renoncement, réclame d'emprunter une voie inédite, une voie où le temps long jouerait un rôle certain, où aucune position n'occuperait le centre, et qui ne perde jamais de vue la possibilité d'un basculement réel. Pour cela, il faut tirer les enseignements des révoltes grecques de ces deux dernières années : prendre acte de ce que l'insurrection, si elle n'est pas liée profondément à un « tissu éthique » pré-existant, suffisamment robuste et partagé, si elle ne permet pas l'actualisation de la mémoire des révolutions passées, retombe comme elle est montée, rattrapée par la normalité démocratique. Ce qui a manqué en Grèce, c'est la capacité des différentes forces autonomes et singulières à emporter le morceau pas seulement face aux flics mais aussi dans leur vie commune. Car que

23. Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, Exils, Paris, 2007.

24. CNPP, p. 243

faire d'une victoire dans la rue si l'on est incapable de lui donner la consistance d'une sécession d'ampleur? On retiendra de la Grèce que cette consistance n'a pas moins à voir avec la force intense d'une offensive qu'avec celles issues de savoirs radicalement hybrides, des savoirs qui opèrent entre les hommes et les femmes, les humains et l'environnement, l'authentique et l'artificiel, le normal et le pathologique... Une force offensive, des connaissances situées, mais peut-être plus encore des savoir-faire (faire pousser des légumes, manger, habiter, se soigner, construire...), des usages déjà communs de lieux et de territoires (des arbres, des quartiers, des villages, des communes), des circulations permanentes entre ces lieux, leur inscription durable dans le temps. Car peut-être ne peut-il y avoir de retour à la normale si ces forces, ces connaissances et ces savoir-faire locaux entrent en résonance de manière si intime qu'aucune qualification ou disqualification ne puissent jamais désigner leur rencontre.

Quelque part en France,

Hector Bufö

